

ANNE VERSUS HEIDI (CIRCA 1900) : ¿RURALIDAD FELIZ, CIUDADES PELIGROSAS ?

Isabelle-Rachel CASTA

Université d'Artois, Textes et Cultures (EA 4028)

zacasta@wanadoo.fr

Resumen

Dos famosas obras de literatura infantil casi contemporánea se responden a ambos lados del Atlántico: ambas tienen como heroínas jóvenes divididas entre una experiencia urbana triste e infeliz, y una llegada al corazón de la naturaleza, gratificante y vigorizante (hoy hablaríamos de resiliencia); sin embargo, entre la canadiense Anne Shirley-Cuthbert (*Anne of the Green Gables*, Lucy Maud Montgomery) y la alemana Suiza Adélaïde / Heidi (*Heidi*, Johanna Spyri), ¿qué diferencias! Entonces, ¿campo feliz, ciudades tóxicas? Nada es simple, pero estos relatos juveniles anteriores a la Primera Guerra Mundial también asumen que la esperanza es posible y que el mundo está abierto a las almas fuertes.

Palabras clave : amistad, Lucy Montgomery, naturaleza, huérfanos, Suiza de habla alemana

ANNE VERSUS HEIDI (CIRCA 1900) : RURALITÉ HEUREUSE, VILLES DANGEREUSES ?

Résumé

Deux sommes de littérature de jeunesse quasi contemporaines se répondent de part et d'autre de l'Atlantique : toutes deux ont pour héroïnes des fillettes partagées entre une expérience urbaine attristante et malheureuse, et une arrivée en pleine nature épanouissante et revigorante (on parlerait aujourd'hui de résilience) ; pourtant, entre la Canadienne Anne Shirley-Cuthbert (*Anne des Pignons verts*, Lucy Maud Montgomery) et la Suisse allemande Adélaïde/Heidi (*Heidi*, Johanna Spyri), que de différences ! Alors, campagne heureuse, villes toxiques ? Rien n'est simple, mais ces récits de jeunesse d'avant la première guerre mondiale supposent aussi que l'espoir est possible, et que le monde est ouvert aux âmes fortes.

Isabelle-Rachel Casta

Mots-clés: amitié, Lucy Montgomery, nature, orphelines, Suisse alémanique

ANNE VERSUS HEIDI (CIRCA 1900) : HAPPY RURALITY, DANGEROUS CITIES?

Abstract

Two amounts of almost contemporary children's literature respond to each other on both sides of the Atlantic: both have as heroines young girls torn between a sad and unhappy urban experience, and an arrival in the heart of nature, fulfilling and invigorating (we would speak today resilience here); however, between the Canadian Anne Shirley-Cuthbert (*Anne of the Green Gables*, Lucy Maud Montgomery) and the German Switzerland Adélaïde / Heidi (*Heidi*, Johanna Spyri), what differences! So, happy countryside, toxic cities? Nothing is simple, but these pre-World War I youthful accounts also assume that hope is possible, and that the world is open to strong souls.

Keywords : friendship, Lucy Montgomery, nature, orphans, German-speaking Switzerland

Deux sommes de littérature de jeunesse quasi contemporaines se répondent de part et d'autre de l'Atlantique : toutes deux ont pour héroïnes des fillettes partagées entre une expérience urbaine attristante et malheureuse, et une arrivée en pleine nature épanouissante et revigorante (on parlerait aujourd'hui de résilience) ; pourtant, entre la Canadienne Anne Shirley-Cuthbert¹ et la Suisse allemand Adélaïde/Heidi², que de différences ! Les espaces imaginaires de l'île³ où vit Anne ne s'opposent pas radicalement aux « villes » (Bolingbroke et Charlottetown) où elle trouve aussi, le temps passant, ouverture d'esprit et possibilités universitaires, tandis que Heidi, elle, tombe malade lorsqu'on l'amène de force à Francfort (Frankfurt), certes pour l'éduquer et lui faire rencontrer l'amitié, mais sans possibilité réelle de bonheur... comme le signale, un peu ironiquement, Isabelle Nières-Chevrel dans

1 Il s'agit de *Anne... la maison aux pignons verts* ou *Anne de Green Gables* (titre original : *Anne of Green Gables*), roman de l'auteure canadienne Lucy Maud Montgomery, publié en 1908 sous le nom de Lucy Maud Montgomery.

2 *Heidi* est l'appellation des deux romans de la femme de lettres suisse alémanique Johanna Spyri publiés en 1880 et 1881 : *Heidis Lehr- und Wanderjahre* (Les années d'apprentissage et de voyage de Heidi), titre français : *Heidi* (1881) ; *Heidi kann brauchen, was es gelernt hat* (Heidi peut utiliser ce qu'elle a appris), titre français : *Heidi grandit* (1882). L'héroïne, une fillette, est devenue un personnage mythique de la Suisse et le roman fait partie des plus célèbres récits de la littérature d'enfance et de jeunesse. Charles Tritten, qui fut l'un des traducteurs en français, a écrit des suites à l'histoire. Il y eut de nombreuses adaptations pour le cinéma, la télévision, la radio et la scène. Un dessin animé réalisé au Japon (1974) a également connu une diffusion internationale.

3 La ferme des Green Gables est située près de la ville fictive d'Avonlea, sur l'Île-du-Prince-Édouard (voir Gammer, 2009).

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

ses travaux critiques : « Qu'est-ce que la Suisse ? Quel peuple peuvent donc produire ces montages entre l'éther et l'abîme ? À quoi ressemble un Suisse en 1880 ? N'y a-t-il place dans ces montagnes que pour des anges hors du temps ou des sauvages hors de l'Histoire ? » (Nières-Chevrel, 2011).

Alors, alpage heureux, villes toxiques ? Ou encore (pour les personnages racisés de la série adaptée *Anne with an E*) ville maléfique et repoussante ? En tout cas les représentations spatiales, symbolique et physique, figurent immédiatement au cœur des deux histoires, dessinant une forme de « consensus homotopique » entre les trajets réalisés dans la contrainte... puis effectués avec de plus en plus d'assentiment, voire de liberté :

Le roman [Heidi] est construit sur une opposition entre l'alpage et la ville, entre le haut et le bas, entre l'archaïsme et la modernité, entre la solitude et le groupe. L'histoire est celle d'un aller-retour construit en quatre étapes qui mènent successivement Heidi du village de Maienfeld au hameau de Dörfli, puis à l'alpage où son grand père vit en ermite (1^{er} trajet), de l'alpage à Francfort en traversant Dörfli sans même s'y arrêter (2^e trajet), puis, après un séjour à Francfort, de Francfort à l'alpage en passant à nouveau par Maienfeld et Dörfli (3^e trajet), et enfin, avec son grand-père cette fois, de l'alpage à Dörfli (4^e trajet) » (Nières-Chevrel, 2011).

Les allers et retours d'Anne sont sans doute moins systématiques, mais ils dessinent aussi une sorte de géographie mentale entre le monde des voleurs, escrocs et prêteurs sur gages (la ville) et celui des braves gens, pleins de préjugés mais fondamentalement sains et droits (Avonlea). La double postulation d'une nature généreuse, mais potentiellement dangereuse et destructrice, affleure sans cesse :

La lumière disparut graduellement, comme chassée par un vent malfaisant ; l'horrible nuage roula devant le soleil et les ténèbres submergèrent les environs. Au même instant le tonnerre gronda et un éclair aveuglant sillonna le ciel ; la grêle se mit à tomber bruyamment et à envelopper le paysage dans sa fureur blanche (Montgomery, 1996, p. 373).

Peut-on alors trouver, entre ces deux destins orphelins mais énergiques, une ligne de force ? L'alpage du grand-père résonne-t-il avec la ferme des Cuthbert ? Il y aurait des schémas à évoquer, car les « accueillants » sont célibataires des deux côtés, ce qui n'est pas sans conséquences, et les apprivoisements réciproques partagent également de nombreux traits communs. Pour éclairer ces aspects, nous scruterons d'abord la dimension problématiquement rousseauiste des portraits et des *loci*, avant de souligner les éléments de religiosité quasi-piétiste qui baignent les récits, essentiellement ceux de Johanna Spyri, et de nous intéresser *in fine* aux aspérités du réel, ou de ce qui en tient lieu, qui fait retour sur la scène fictionnelle. Mais ce qui domine, et même prédomine, c'est l'invocation constante d'une nature universellement splendide, porteuse d'une transcendance

Isabelle-Rachel Casta

qui parle aux êtres de bonne volonté : « Au coucher du soleil, les rochers se teintaient de pourpre et de rose, et les grands glaciers ressemblaient à des mers de flammes dorées. » (Spyri, 1962, p. 121).

1. ...*Of splendour in the grass, of glory in the flower*⁴

Hymne permanent à une nature préservée, garante de la pureté des êtres qui y vivent, les romans de Johanna Spyri se veulent quiétistes⁵, mais sont bien davantage panthéistes – ce qu’atteste l’assimilation constante, et réitérée de façon quasi obsessionnelle, de Heidi soit à une chevrete, soit à une fleur, ou un oiseau. De la première elle a le don capricant du saut et de la gambade – talent qu’elle partage avec son alter ego masculin Pierre, et qui contraste avec la quasi-paralysie de Clara, la petite fille de la ville... de la seconde elle garde la fraîcheur et l’éclat édéniques⁶ premiers : « Alors, toujours aussi fraîche et rose comme une petite fleur des Alpes ? » (Spyri, 1962, p. 163). Elle comprend aussi le langage des bêtes, comme les magiciennes des contes : « Elle entendit toute la nuit l’aigle glapir sur les hauteurs, comme s’il voulait dire : “Venez ! Venez ! Venez !” » (Spyri, 1962, p. 123). Et c’est encore par la métaphore animale que sa sujétion, dans la grande demeure Sesemann, est annoncée :

Comme un petit oiseau qui pour la première fois est enfermé dans une cage dorée volette de-ci de-là, d’un barreau à l’autre, pour essayer de s’envoler, Heidi allait et venait d’une fenêtre à l’autre, essayant de les ouvrir pour voir le sol, l’herbe verte, la dernière neige fondant sur les pentes des montagnes, enfin, tout ce qui lui tardait tant de revoir ! (Spyri, 1978, p. 81).

Anne-Shirley, la petite orpheline amenée par erreur chez les Cuthbert (ils attendaient un garçon),

4 « *Though nothing can bring back the hour / Of splendour in the grass, / of glory in the flower, / We will grieve not, rather find / Strength in what remains behind* » (Bien que rien ne puisse ramener le temps / De l’éclat de l’herbe, de la splendeur des fleurs, / Nous ne nous lamenterons pas, mais puiserons / des forces dans ce qui en subsiste), William Wordsworth, *Splendor of grass*, 1808 (extrait).

5 Rappelons en quelques mots la définition de cette sensibilité religieuse particulière : inspiré par les œuvres condamnées du prêtre espagnol Miguel de Molinos, le quiétisme vise à la Perfection chrétienne, à un état de quiétude « passive » et confiante. Cet itinéraire passe par un désir continu de « présence à Dieu », de quiétude et d’union avec Dieu aboutissant au terme du cheminement, à un dépassement mystique des étapes qui ont permis le cheminement lui-même (pratiques ascétiques et respect des contraintes de la vie liturgiques). Pour les quiétistes, l’union à Dieu, bien avant la mort, est le but de la vie chrétienne... Or, le mouvement mystique des *Âmes Intérieures* s’inspire des thèses de Madame Guyon, et en Suisse, à Lausanne, le Cercle lausannois des « Âmes Intérieures » s’est réuni entre 1750 et 1850. On en ressent ici de profondes harmoniques, en particulier chez la grand-mère de Pierre.

6 Nous utilisons ce terme dans l’acception familière qu’il a prise, chez Baudelaire comme chez Loti, d’une ressemblance émouvante et flatteuse avec les récits bibliques légendaires d’un Jardin à la fois innocent et délicieux. Comme Heidi, en quelque sorte, ou comme la voûte céleste chez Montgomery : [...] le ciel ressemblait à une grande fleur avec des pétales couleur safran et un cœur d’un jaune ardent (Montgomery, 1996, p. 169).

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

communie, elle aussi, dans la contemplation apaisante d'un monde enchanté : « ... sur la rive d'un ruisseau gazouillant où des bouleaux blancs avaient poussé parmi les herbes duveteuses » (Montgomery, 1996, p. 178).

Pour Heidi et Pierre, les occurrences des « sauts et gambades », innombrables, peuvent être rappelées par leurs plus fréquents contextes phrastiques, puisque c'est la « fonction » du chevrier Pierre qui crée l'organe : bondissement, danse, cabrioles, souplesse et agilité à tout épreuve (« Le soir venu, Pierre redescendait en gambadant avec ses bêtes au pied léger... » (Spyri, 1978, p. 17) ; il est vite rejoint par le lutin Heidi, d'abord mal fagotée et suant dans ses épaisseurs de vêtements, puis dénudée et libre comme l'air : « Dans sa joie de retrouver toutes choses au même endroit, elle courait, gambadait dans tous les coins.[...] C'était tout le troupeau des chèvres qui redescendait des hauteurs en sautant et en gambadant » (Spyri, 1978, p. 165).

Un étrange vieillard, le grand-père, vit en ermite depuis la mort de son fils Tobias, et accueille avec réticence l'enfant de ce dernier, ramenée de vive force par Dete, la « tata » pressée de se débarrasser de l'orpheline pour pouvoir se placer en ville ; vieux solitaire bougon, l'homme (qui restera anonyme) soigne sa réputation d'asocial, surtout aux yeux des petites gens vite cancaniers, et pour tout dire assez stupides : « Il a tout à fait l'air d'un païen ou d'un Indien, avec ses épais sourcils gris et sa grande barbe. Pour ma part, j'aime autant ne pas le rencontrer seule ! » (Spyri, 1978, p. 11). Trop radical dans sa volonté de préserver Heidi des laideurs du monde, il oublie qu'elle a besoin d'être aussi éduquée, mise au contact des autres, humanisée en un mot : « Elle grandit et s'épanouit dans la compagnie des chèvres et des oiseaux. Elle est heureuse et n'apprendra rien de mal avec eux. Mais l'enfant n'est ni une chèvre, ni un oiseau, c'est une créature humaine » (Spyri, 1978, p. 62).

Les figures transitionnelles du savoir (l'instituteur, le pasteur...) veulent ramener en effet ces enfants dans une forme d'apprentissage sommaire mais utile, pour en faire des êtres un peu plus socialisables que les petits sauvages qu'envisage le grand-père (l'école est obligatoire dès 1832); Heidi lira, et entrainera avec elle le rebelle Pierre, comme une onde vertueuse qui parcourt les personnages de proche en proche ; elle aura aussi l'exemple de Clara Sesemann⁷, l'enfant des villes, dont l'éducation poussée et soignée offre un modèle flatteur mais incomplet... puisque manque le contact vital, sensualiste, avec

⁷ La francisation des noms, encore en usage dans les années 1960, transforme Klara en « Claire », puis « Clara », et « Sesemann » en « Simon ». Les éditions suivantes reviendront peu à peu aux dénominations originales...

Isabelle-Rachel Casta

la nature accueillante et généreuse ! Chacune apportera à l'autre la dimension qui lui manque, pour créer à la fin une forme de phalanstère de grâce et de bonheur, où le corps guérit doucement tandis que l'esprit s'ouvre et se construit : « Autour d'eux, tout était silencieux, et on n'entendait que le chant du vent dans les sapins » (Spyri, 1962, p. 25).

En attendant, le « saltus » permanent des enfants et de leurs bêtes nervure les romans d'une énergie communicative : « Puis Heidi courut sous les sapins et sauta de joie en entendant la chanson du vent dans les grandes branches » (Spyri, 1962, p. 18) ; « Et elle se mit à danser autour de la boîte » (Spyri, 1962, p. 29) ; « Puis il partit en courant et en faisant des bonds gigantesques » (Spyri, 1962, p. 172). Figure chtonienne de jeune pâtre matérialiste, Peter/Pierre (Pierre qui roule ?...) symbolise les instincts sans filtre de la nature humaine : il envie les grosses portions de la nourriture de Heidi, maltraite occasionnellement ses chèvres pour se venger (« Non, non, Pierre, il ne faut pas la fouetter, regarde comme elle tremble.[...] Tu ne dois pas la fouetter ! Ça lui ferait mal ») (Spyri, 1978, p. 42), accueille avec joie l'argent de Clara, et ne trouvera que peu à peu le chemin de la compassion (« Pierre battra la Linotte, s'il n'a plus de fromage ») (Spyri, 1978, p. 105). Ses rapports avec sa mère et sa grand-mère (père mort accidentellement) sont assez sommaires, contrairement à la tendresse qui va lier Heidi et la vieille dame : « Heidi se mit à effectuer de joyeuses cabrioles autour de la grand-maman. ». À propos du monde de représentations de la version française, notons quand même une étrangeté ; si l'on se réfère au texte original, voici ce qui est dit : « En disant ces mots, le pasteur caressa affectueusement les cheveux crépus d'Heidi » (Spyri, 1978, p. 104) Heidi est une petite fille brune, aux yeux noirs et aux cheveux frisés (comme beaucoup d'enfants autrichiens, par exemple). Or, l'illustration de couverture de l'édition de 1962 nous montre une Heidi aux longues tresses blondes, quasiment aryenne, comme si le stéréotype de la Suisse-allemande aux cheveux couleur de blé ne pouvait être combattu par le texte même de l'auteur : c'est dire la force des préjugés culturels de l'époque.

La ville de Francfort est donc le lieu de l'immobilité, de la rigidité et de la toxicité (Heidi y tombe gravement malade, la fille du docteur Claude⁸, pourtant qualifiée de « florissante », y meurt) : « Secondement, cette enfant est dévorée par le mal du pays qui l'a déjà réduite à l'état de squelette, en attendant qu'elle en devienne un pour de bon » (Spyri, 1978, p. 148) ; les mœurs y sont incompréhensibles – on y jette d'excellents petits pains à la poubelle, dans une indifférence totale au dénuement des moins

⁸ Classen dans la version originale ; aussi appelé « Réroux ».

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

privilégiés :

Alors Heidi se laissa tomber à côté du fauteuil de Clara et éclata en pleurs. Au milieu de ses sanglots toujours plus violents, elle ne cessait de répéter à mots entrecoupés : — Maintenant la grand-mère n'aura pas de petits pains ! Ils étaient pour la grand-mère ! Maintenant il n'y en a plus, et la grand-mère n'en aura pas ! » (Spyri, 1978, p. 108).

L'une des grandes différences entre la ville et la campagne s'actualise de fait dans le récit des repas pris dans l'un et l'autre cas : en ce qui concerne l'alpage, il est toujours question de nourriture lactée, liée à l'Essentiel sous forme de bols de lait crémeux et mousseux, et de fromages rôtis, dont les portions plus ou moins volumineuses rythment les journées de Heidi et de Pierre, servant d'ailleurs de monnaie d'échange pour convaincre le chevrier de ne pas frapper ses bêtes ; c'est cette même nourriture liée à l'enfance, et donc à la pureté des origines, qui représente une forme de médicament naturel qui va guérir la jeune Clara, contrairement aux repas sophistiqués et dénaturés qu'elle mangeait dans sa résidence de Francfort ; là encore la culture s'oppose à la nature, dans une lutte dont le rapport aux animaux est également une preuve : Heidi elle-même arrache plus ou moins des bébés chatons à leur mère, certes pour les ramener à Clara, mais il n'en demeure pas moins qu'elle prive la mère chatte grise de ses petits... L'auteur prend quand même bien soin de préciser que sinon les chatons risquaient d'être noyés. De la même façon, elle introduit un joueur d'orgue de barbarie déguenillé qui fait courir au sol sa tortue apprivoisée... On sent bien que tous ces animaux sont malheureux dans une ville où ils n'ont pas de place, et où ils sont au mieux utilisés, au pire exterminés. La dénaturation, souvent incarnée par la désagréable gouvernante Rottenmeier, aura donc besoin d'être re-naturée, et ce sera chose faite dans l'alpage du grand père, lieu de toutes les guérisons, voire de toutes les résurrections.

Enfin, la saisonnalité, et même la durée temporelle journalière, jadis rythmée par le ressenti des luminosités et des pénombres, des douceurs et des fraîcheurs, s'absentent et s'anémient dans l'artifice d'un huis clos isolé des variations naturelles :

Ainsi s'écoula l'automne, puis l'hiver, et bientôt le soleil recommença à briller d'une manière éblouissante sur le mur de la maison d'en face. Heidi, en le voyant, pensait que le moment était venu où Pierre allait de nouveau remonter au pâturage avec les chèvres, où les beaux hélianthes dorés brilleraient sur leur tige légère aux rayons du soleil, et où tous les soirs les montagnes seraient en feu (Spyri, 1978, p. 136).

Isabelle-Rachel Casta

Les « travaux et les jours » de ces toutes nouvelles géorgiques s'étiolent donc entre les murs de M. le conseiller Sesemann... Mais tout cela sera réparé par le séjour de Clara dans la montagne Suisse, où elle retrouve peu à peu l'usage de ses jambes ; c'est pourquoi le geste destructeur de Pierre, brisant en mille morceaux le fauteuil de l'infirmes se mue *in fine* en geste doublement salvateur (« Voilà des étrangers qui arrivent de Francfort et qui le privent, durant des semaines, de la compagnie d'Heidi, le seul bien qu'il ait au monde » (Spyri, 1962, p. 167). Il est comme Heathcliff cochant, sur un calendrier de fortune, les maigres jours passés avec Cathy Earnshaw, son sauvage amour, et les jours bien plus nombreux qu'elle a passés avec les Linton, jeunes gens raffinés et élégants vivant au domaine voisin... Quoi qu'il en soit, l'absence de fauteuil oblige peu à peu Clara à envisager la station verticale, puis la marche, et enfin l'autonomie reconquise d'une gestuelle libre de l'entrave psychosomatique de sa mystérieuse maladie, qui ne porte jamais aucun nom.

Mais en ce qui regarde Pierre, le salut vient aussi puisque, confessant sa faute, il libère son âme et peut ainsi reconquérir l'estime et l'affection de tous. Ce personnage, plus nuancé que ne l'est Heidi montre aussi que le bon sauvage selon Rousseau est un mythe : vivre dans la nature et dans la seule compagnie des animaux ne rend pas meilleur, bien au contraire. Seule une harmonie entre une solitude choisie et une solidarité humaine constante et effective peut créer les conditions d'un bonheur, éclairé par la spiritualité... Comme, nous le signalions, le Heathcliff d'Emily Brontë (*Les Hauts-de-Hurlevent*), il ne supporte pas qu'on lui vole Heidi, et compte les jours où elle ne paraît pas : « Depuis des semaines il n'avait pas eu Heidi pour lui tout seul » (Spyri, 1962, p. 126); il serait aisé de faire une lecture « sexuée » de ce passage, même si l'âge enfantin des protagonistes s'oppose quand même à cette interprétation ; néanmoins les déterminations « zoémiques » prêtées à l'un et à l'autre obligent à voir en Pierre (Peter) un jeune faune gourmand et possessif, et en Heidi une elfe espiègle et généreuse : « De temps en temps, Heidi se levait et gambadait dans toutes les directions » (Spyri, 1962, p. 140) ; « Sans discontinuer, Heidi sautillait à leurs côtés. Elle était si joyeuse du bonheur de la grand-mère qu'elle devait faire une cabriole à chaque pas » (Spyri, 1962, p. 182).

Être heureux/se du bonheur d'autrui est une forme de grâce qui n'a pas encore touché Pierre... mais Anne, l'héroïne de Lucy Maud Montgomery, y parviendra, elle aussi, en communiant avec la nature préservée du Canada :

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

Il était ceint d'énormes vieux saules et de très hauts sapins, au pied desquels croissaient des fleurs amoureuses d'ombre. De petites allées perpendiculaires, bien tracées, aux contours ornementés de coquillages, le traversaient tels d'humides rubans rouges ; les plates-bandes étaient envahies d'une profusion de fleurs inusitées. Il y avait là des cœurs-de-Marie roses, de grandes et magnifiques pivoines pourpres, des narcisses blancs odoriférants [...] Une lumière écarlate embrasait les fleurs de musc, sages et immaculées (Montgomery, 1986, p. 84).

2. Que notre joie demeure !

Dans les éditions ici présentes de *Heidi*, il est bien sûr très compliqué de connaître exactement les apports des traducteurs, ou adaptateurs successifs, qui ne sont d'ailleurs jamais mentionnés explicitement⁹. Mais la religiosité puissamment et constamment affirmée du tome deux laisse entrapercevoir une Suisse profondément travaillée par ce qu'on appelle le Réveil, qui en cette fin du XIXe siècle touche certes toutes les religions mais s'enracine plus encore dans ce pays de tradition calviniste et luthérienne, aux fortes implantations piétiste et quiétiste... « Il n'y a rien qui puisse renforcer notre foi en un Père céleste, qui n'oublie aucun, même les plus humbles... » (Spyri, 1962, p. 181).

C'est pour cela que l'étrange binôme des deux grand-mères, celle de la ville et celle de la campagne représente en fait les deux faces d'un même accomplissement humain, scellé dans le don des choses simples mais vitales (du café, des petits pains, un châle, un lit...).

Certes, elles sont toutes deux relativement anonymes, existant surtout par leur position familiale, subjectivement attribuée en fonction des deux enfants que sont d'une part Clara, d'autre part Pierre ; mais Mme Sesemann est quand même appelée « Madame la conseillère » par la gouvernante Rottenmeier, et tout dans sa description connote l'aisance, l'autorité, la sagacité. Seule l'autre vieille dame rejoint le quasi-anonymat, déjà signalé, de l'un des personnages principaux, le fameux « grand-père » aussi désigné par une autre fonction familiale, qui serait celle de l'« oncle » (mais il faut garder présent à l'esprit que le cœur de cible, le jeune lecteur, appréhende ainsi les ordres familiaux, et que son regard intériorisé est déjà présent dans le dispositif d'écriture).

Il n'est pas non plus innocent que la grand-mère rurale soit aveugle, puisque c'est sa foi inébranlable qui lui sert de lumière et de guidance sur cette Terre ; or l'enfant de la ville s'appelle « Clara »... Elle est donc celle qui emmène sa propre grand-mère, grande dame que l'on devine croyante d'une foi

⁹ On peut néanmoins penser à Charles Tritten, souvent associé aux traductions ou adaptations de ce roman.

Isabelle-Rachel Casta

lettrée et charpentée, sur le chemin de l'illumination, en l'entraînant avec elle jusqu'au sommet de la montagne suisse : « Jamais nous ne pourrons assez louer et remercier le Seigneur de tout ce qu'il a fait pour nous » (Spyri, 1962, p. 187). Le fait que Pierre, malgré un apprentissage succinct de la lecture, saute des lettres dans les Cantiques qu'il lit à la vieille dame aveugle, montre aussi qu'il est en chemin vers la grâce, mais pas encore tout à fait arrivé au bout : « Après tous mes travaux J'aurai joie et repos Dans le jardin céleste ! [...] Une expression de joie et de gratitude était répandue sur son visage comme si elle contemplait le beau jardin céleste » (Spyri, 1962, p. 173).

On comprend mieux pourquoi, dès qu'Heidi arrive, il se produit une forme de parousie... « la présence d'Heidi était comme un premier rayon de soleil après une longue nuit, lui apportant chaleur et réconfort » (Spyri, 1962, p. 30); toute obscurité n'est pas physique, la spiritualité l'emporte ici sur la double notion de « nuit » temporelle et de ténèbres physiologiques. La nature d'ailleurs rejoint le champ métaphorique des clartés et des ombres : « Le lendemain matin, toute l'Alpe était givrée et scintillait comme un immense cristal » (Spyri, 1962, p. 59), à l'instar des valeurs à la fois picturales et sensibles d'un ciel perçu de façon polysensorielle : « Le ciel était un immense velours bleu foncé » (Spyri, 1962, p. 68). *Go-beetwen* reconnue des splendeurs de la montagne, Heidi permet à Clara de renverser les murs qu'elle s'était érigés, et la rend à sa nature première, *mulier viatrix* : « Je te montrerai aussi des endroits où l'herbe est presque bleue et d'autres où tout est comme de l'or » (Spyri, 1962, p. 98).

Entre ville et montagne, entre passé et présent, entre amertume et espérance...des liens se tissent et se retissent, et l'arrivée d'un simple courrier peut faire renaître la joie d'une concorde restaurée : « C'était un événement inouï : une lettre adressée à Heidi et qu'on lui avait remise au bureau de poste de Dörfli ! » (Spyri, 1978, p. 183) ; ou bien encore c'est un cadeau inespéré qui surgit opportunément : « ...on aperçut quelqu'un qui gravissait le sentier, portant un énorme colis sur ses épaules » (Spyri, 1962, p. 28). Pour Anne, c'est la cérémonie d'un mariage ami qui annonce la plénitude d'un avenir : « Le soleil perça soudain les nuages et déversa un flot de lumière sur l'heureuse mariée. Le jardin s'anima aussitôt d'ombres dansantes et de scintillements » (Montgomery, 1996, p. 488), même si la mélancolie tenace, qui voile toujours le monde d'Avonlea, ne s'absente jamais longtemps : « Le jardin, rempli de papillons et d'abeilles, baignait dans la lumière de la fin du jour ; pourtant la petite maison avait déjà cet air de désolation indéfinissable qui suit toujours une fête » (Montgomery, 1996, p. 489).

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

Ainsi, avant que n'advienne le temps des amours... hétérosexuelles, l'enfance baignée des splendeurs d'une nature exubérante sert aussi d'écrin aux passions amicales, et lorsque Anne fait sa déclaration d'amitié (enflammée) à Diane, l'on croirait entendre Hélène et Hermia, les tendres amies du *Songe d'une nuit d'été*, roucouler à l'unisson :

Te souviens-tu du soir où nous nous sommes rencontrées pour la première fois, Diana ? Nous nous étions juré d'une amitié éternelle dans ton jardin. Nous avons tenu notre promesse, je crois...[...] Ensuite je t'ai rencontrée. Tu ne peux pas savoir ce que ton amitié signifiait pour moi. Je voudrais à présent te remercier, ma chérie, de l'affection chaleureuse et sincère que tu m'as toujours témoignée. [...] Je n'aimerai jamais personne – c'est-à-dire aucune fille – la moitié autant que je t'aime (Montgomery, 1996, pp. 423-424).

3. Ville complexe : avilissement... et rédemption

Les allusions discrètes, mais bien présentes, au passé militaire du grand-père d'Heidi, et à ses possibles exactions, recouvrent une réalité attestée de la Suisse du dix-neuvième siècle : lorsqu'ils étaient ruinés, les Suisses s'engageaient comme mercenaires, comme l'Histoire le rappelle¹⁰ : « ...puis on apprit qu'il était entré au service du roi de Naples, et après cela on resta de nouveau douze ou quinze ans sans avoir de ses nouvelles » (Spyri, 1978, p. 13). Cette référence à un passé de mercenaire, une première fois évoqué dans *Heidi* revient dans la suite du roman mais avec une connotation positive puisqu'il a, en tant que soldat, aidé un blessé « après un rude combat en Sicile » (Spyri, 1962, p. 96) à moins souffrir avant de quitter la vie.

L'éthos du vieillard est donc lourd, et il faudra toute l'intercession de Heidi, lisant la parabole du fils prodigue, pour qu'il revienne enfin à Dieu... et que se fondent, en une synergie heureuse, l'alpage, le village (Dörfli), le bourg (Maienfeld) et enfin la ville (Francfort et Bâle) :

L'histoire qu'Heidi préférait à toutes les autres était celle où l'on voyait la belle prairie verte avec le berger au milieu du troupeau, appuyé sur son bâton, l'air heureux et satisfait, car il gardait le beau troupeau de son père et menait au pâturage les petits agneaux et les chèvres, parce que c'était son plaisir. Mais ensuite venait une autre image où on le voyait après sa fuite de la maison paternelle. Il était à l'étranger, chez un maître, où il devait garder des cochons, et il était devenu tout maigre, car il n'avait à manger que des fruits sauvages (Spyri, 1978, p. 130).

10 L'armée du royaume des Deux-Siciles, réorganisée par François 1^{er} de Bourbon, recrute 6000 Suisses pour constituer quatre régiments. Le 3^e régiment suisse est composé d'hommes originaires du Valais, des Grisons et de Schwytz. Entre 1820 et 1860, le royaume des Deux-Siciles est secoué par de nombreux soulèvements provoqués par des sociétés secrètes démocratiques et libérales (carbonari, Philadelphes...). En 1847, des insurrections éclatent en Sicile et en Calabre, rapidement réprimées. L'année suivante, 1848, année du « printemps des peuples », la Sicile fait un temps sécession avant d'être réintégrée dans le Royaume.

Isabelle-Rachel Casta

La domesticité de la maison Sesemann représente également une gamme intéressante de caractères : au rôle stéréotypé de la soubrette moqueuse (Tinette), s'opposent le gentil et généreux Sébastien, et le poltron Jean ; enfin la ridicule et snob gouvernante, Madame Rottenmayer (Berger ou Rougemont dans les premières éditions en français), voudrait une Heidi purement fantasmagorique, éthérée et quasi spectrale, comme les bourgeois allemands amateurs de kitsch se représentent les gracieuses bergères de la Suisse alémanique... : « Une de ces personnes dont on lit souvent la description, qui, nées dans la pure atmosphère des montagnes, traversent pour ainsi dire la vie sans toucher la terre.[...] Je veux parler de ces êtres qui vivent dans les hautes et pures régions des Alpes, et qui passent devant nous comme un souffle léger » (Spyri, 1978, p. 112). Discret pastiche d'une production néo-romantique mièvre et convenue, ce rappel des poncifs en circulation sert surtout à promouvoir, a contrario, la littérature juste et vivifiante de Johanna Spyri ! Il est à noter que, dans la dernière adaptation cinématographique d'*Heidi*¹¹, l'accent est mis bien davantage qu'auparavant sur le handicap de Klara comme signe d'une « paralysie » infligée par la ville, et le public enfantin est doublement sensible à cette problématique : être handicapé n'est pas perçu comme infâmant, bien au contraire, et la guérison de Klara, qui renoue avec la nature première, n'invalide pas l'apport de la ville, mais le relativise et le contextualise.

Quant aux « messieurs » qui incarnent le pouvoir (l'homme d'affaire, père veuf de Clara) et la science (le médecin), ils offrent à l'image du grand-père une alternative « urbaine », dans les deux sens du terme... : « Au bout de quinze jours, il dut repartir pour Paris, où le rappelaient ses affaires » (Spyri, 1978, p. 118) ; on peut se demander pourquoi un industriel de Francfort, aurait, en 1882, des affaires à « Paris » ; il semblerait que ce soit simplement la mention d'une capitale, mais Berlin serait trop agressif pour les jeunes yeux français... Nous avons encore ici l'exemple d'une appropriation culturelle, passée complètement inaperçue à l'époque, et qui nous interpelle aujourd'hui.

Pour Anne, il faut reconnaître que c'est seulement dans la série télévisée *Anne with an E* que la ville apparaît comme un lieu de perte, de débauche, de misère, et de crime. Jamais en effet Lucy Maud Montgomery n'aurait imaginé les situations « modernes » véhiculées par la série de Moira Walley-Beckett¹², qui va décliner à peu près de toutes les occurrences de ce qu'on appelle aujourd'hui

11 Il s'agit du film de Alain Gsponer, 2016, Avec Anuk Steffen, Anna Schinz, Lilian Naef et Bruno Ganz.

12 « Récemment sur Netflix, l'adaptation signée Moira Walley-Beckett, la scénariste de *Breaking Bad*, a permis aux spectateurs de la série *Anne With an E*, de découvrir une version du personnage plus conforme au roman d'origine : une orpheline du début du XX^e siècle, pâle, malingre, sanglée dans une robe de toile marronnasse, et décidée à prendre du bon côté la vie qui s'échine à la malmener » (Landrot, 2020, p. 28).

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

les minorités et l'intersectionnalité : l'homosexualité masculine comme féminine¹³, la maltraitance terrible contre les premiers peuples, le racisme endémique envers les Noirs et l'*empowerment* féminin toujours combattu mais toujours ressurgissant... quand le roman lui-même ne se privait pas d'un léger machisme, pour décrire une femme « trop » maquillée : « Elle ressemblait à une collision de front entre une gravure de mode et un cauchemar » (Montgomery, 1996, p. 68).

On comprend alors comment la « showrunneuse » de la série *Anne with an E* s'est emparée du moindre blanc du récit pour construire ses propres représentations des minorités. La tante Joséphine qui est dite célibataire va donc par exemple devenir gay dans la série, puisque rien ne s'oppose à lui prêter une liaison féminine, ce qui d'une certaine façon ouvre la porte aux deux autres homosexuels de la série, l'un, honteux et complexé (l'instituteur), l'autre assumé et heureux, un camarade de classe de Anne : « Qui est tante Joséphine ? — C'est la tante de mon père, et elle vit à Charlottetown. Elle est très vieille – soixante-dix ans environ – et je ne crois pas qu'elle ait *jamaïs* été petite fille » (Montgomery, 1986, p.143). Le roman précise encore, ce qui ouvre en effet la porte à des interprétations... diverses : « Mais Mlle Barry s'aperçut qu'elle était moins attentive aux discours de cette petite Anne qu'à sa façon sincère de s'enflammer pour quelque chose, à la pureté de ses émotions, au charme de ses attitudes, et à la douceur de ses lèvres et de ses yeux » (Montgomery, 1986, p. 214).

Ces variations vont aussi s'étendre jusqu'à la représentation racisée d'une ville puissamment discriminante puisque les Noirs de Charlottetown vivent dans des bas-fonds insalubres, sorte de jungle boueuse où prospèrent le vice, la maladie et le crime. Là aussi, l'arrivée dans la petite communauté rurale guérira la plupart des blessures, même si quelques préjugés tenaces demeurent agissants : la splendeur constamment réitérée des paysages sert de *phármakon*, de baume qui se dépose comme un filtre apaisant et purifiant sur les exclus et les laissés-pour-compte d'une ville aux cruels contrastes... En revanche, il a été plus simple à Joséphine de vivre son homosexualité dans le relatif anonymat d'une vie, certes urbaine, mais surtout bourgeoise et aisée, que si elle était restée sous les yeux des habitants d'Avonlea, et à portée de leurs commérages forcément acides. Avant même d'avoir conscience de tout cela, Anne perçoit l'ambivalence des territoires, et la nécessité vitale d'une sociabilité future plus

13 Comme le souligne la critique de *Bande à part*, Anne-Claire Cieutat : « L'adaptation de Moira Walley-Beckett prend le parti des femmes, de leur lutte pour l'égalité et l'indépendance. Elle met aussi l'accent sur les horreurs de la ségrégation raciale et la difficulté à vivre leur homosexualité pour trois personnages (une femme, deux hommes, de trois générations distinctes) » (Cieutat, 2021).

Isabelle-Rachel Casta

élaborée que celle des campagnes :

Moi, je ne le voudrais pas d'une façon définitive parce que, tout en aimant les champs et les forêts, j'aime aussi la compagnie des gens. Mais je peux le comprendre dans le cas de Hester, elle était lasse à mourir des bruits d'une grande ville et d'une multitude de gens qui ne faisaient qu'aller et venir sans jamais lui porter aucune attention (Montgomery, 1996, pp. 196-197).

Redisons encore que le sous-texte *gayfriendly* n'appartient pas au roman lui-même, au moins au niveau explicite. En revanche, les déclarations d'amitié passionnée entre Diana et Anne, qui ne choquaient absolument pas à l'époque, font sourire aujourd'hui, car elles prêtent à une rétro-lecture possiblement érotisée, qui a peut-être amené la « showrunneuse » à inventer un jeune vacher, l'équivalent de Pierre pour Heidi – celui dont il est dit que « Il était privé de la compagnie de Heidi, qui était pour lui tout ce qu'il avait au monde » (Spyri, 1962, p. 21) – et qui apporte un contre-poids masculin à l'amitié trop exclusive entre Diana et Anne (« l'air résonnant des stridulations des myriades de grillons, ces heureux petits pensionnaires des collines pendant l'été ; un poulain brun potelé trotinant sur le chemin ; deux jeunes filles derrière lui, débordantes de joie, de jeunesse et de vitalité toutes simples », Montgomery, 1996, p. 74).

Cette tiercéité bienvenue permet à ce quasi-gynécée de respirer un peu. Il faut encore souligner le célibat des Cuthbert, Matthew et Marilla, qui sont frère et sœur (Matthew meurt d'ailleurs dès la fin du premier volume) ; de la même façon, le grand-père d'Heidi vit seul, ainsi que le père de Clara, sa propre mère, et la mère de Pierre... Tout se passe donc un peu comme si la conjugalité s'était effacée de ces configurations familiales, anémiant par là même toute sexualité, et ne laissant que de purs rapports de parentalité. Faut-il y lire une convention tacite de l'époque qui interdit aux enfants d'être voyeurs de l'érotisme des adultes ?

La nature n'est donc présente que par ses fastes visuels (« Green Gables baignait dans un halo de lumière où dansaient les ombres des peupliers et des saules. Au-delà du chemin s'étalait le vaste champ de blé de M. Harrison, dont les épis jaune pâle ondulaient au vent ») (Montgomery, 1996, p. 307) et son pastoralisme candide¹⁴ :

14 Par exemple, aucune chèvre ne « disparaît » jamais du troupeau de Pierre, sauf la mère de Belette vendue au début de Heidi : « La petite Blanchette, au pelage blanc comme la neige, était encore plus gracieuse que la brune Biquette » (Spyri, 1962, p. 19).

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

L'herbe des pâturages resplendissait d'une teinte dorée, un éclat incomparable faisait étinceler tous les rochers environnants, et la vallée au loin semblait noyée dans l'or et la lumière. Heidi demeurait immobile au milieu de toute cette splendeur, et des larmes de joie et de ravissement coulaient le long de ses joues. Elle joignit les mains et, regardant au ciel, elle remercia à haute voix, le bon Dieu qui l'avait ramenée à la maison et lui avait rendu toutes ces belles choses si belles ! Plus belles encore qu'elle ne croyait (Spyri, 1978, p. 164).

Nous parlions de quiétisme et de piétisme... Mais le rapport des deux héroïnes à leur environnement naturel excipe d'une forme d'animisme, fondant en un monde perceptif à la fois grandiose et familier l'inscription de ces jeunes filles dans ce qu'il faut bien considérer comme un véritable panthéisme, pour Heidi

Un rayon de soleil entrait par la fenêtre et semblait dire : « Viens dehors, Heidi ! Viens dehors ! » Elle ne pouvait plus résister et courait au dehors. Le soleil étincelant enveloppait tout le chalet. Toutes les montagnes brillaient, loin, loin jusque dans la vallée dont les versants semblaient faits d'or pur (Spyri, 1962, p. 22).

Comme pour Anne « Les yeux d'Anne, épris de beauté, s'attardaient sur le moindre détail, dévorant tout avec une immense gourmandise ; elle avait vu, dans sa vie, tant de lieux parfaitement laids, la pauvre enfant, que cet endroit était aussi beau que ses rêves les plus fous » (Montgomery, 1986, p. 35).

Conclusion. La mélodie du bonheur¹⁵ ?

Comment en effet ne pas penser au film de Robert Wise, *The Sound of Music*, en voyant Heidi ou Anne (incarnée par Amybeth McNulty) tourbillonner dans la montagne ou la prairie comme le fait Julie Andrews, chantant les beautés de son Autriche natale, en adorant Dieu à travers sa création ? Dans ces deux suites romanesques, tout se passe un peu comme si la campagne soignait la ville, dans un constant ressourcement et une attention aimante des habitants prêtée les uns aux autres, rejoignant les actuelles théories du *care*, illustrés par les recherches d'Alexandre Gefen et Sandra Laugier, pour qui la littérature pense et « panse » :

« Admirable énergie dans l'obstination de la douceur », notait Anne Dufourmantelle en citant Platon : qu'il s'agisse de mettre en scène le soin, de le procurer par la littérature ou d'inventer des dispositifs d'écriture ou de lecture dans les espaces du soin, le *care* est raconté et même produit par la littérature. Les œuvres littéraires et théâtrales sont nombreuses où en tant que lecteur.rice ou spectateur.rice, nous sommes confronté.e.s à ce que, dans l'éthique du *care*, on appelle « souci des autres », « sollicitude », « vulnérabilité », « interdépendance »

15 *La Mélodie du bonheur (The Sound of Music)*, film musical américain de Robert Wise (1965), adapté de la comédie musicale homonyme de Richard Rodgers et Oscar Hammerstein II créée à Broadway en 1959, elle-même fondée sur le livre autobiographique de Maria Augusta Trapp, *La Famille des chanteurs Trapp*.

Isabelle-Rachel Casta

des personnages mis en scène dans leur « relationalité » (Gefen et al., 2021).

On se souvient qu'à l'incipit d'*Anne d'Avonlea*, l'héroïne est « surprise » en train de lire Virgile... celui dont les *Géorgiques* racontent à la ville combien la campagne est importante, et combien il convient de l'honorer et de la célébrer ; la ville industrielle et dissipatrice, la ville des hauts murs et des domestiques hautains – celle de Heidi – n'est bien sûr pas tout à fait celle, métissée et riche en possibilités, bonnes ou mauvaises, d'Anne-Shirley ; mais les deux enfants réconcilient ces *loci* par la grâce de leur engagement et par le goût du livre – lecture privée ou lecture à autrui... comme le rappelle Justine Breton, à propos du numéro 51 des *Cahiers Robinson* (avril 2022, APU), consacré aux « petites filles qui lisent » :

Dans les œuvres de fiction destinées à un jeune public, qu'elles relèvent de la littérature, de l'iconographie ou de l'audiovisuel, il n'est pas rare de rencontrer des personnages de fillettes, d'adolescentes ou de jeunes filles passionnées par les livres [...]. Sans que ces personnages correspondent nécessairement au cliché de la « bonne élève », il semble que l'imagination ou le savoir livresque constitue souvent le trait caractéristique et même la modalité particulière de leur héroïsme : la lecture est présentée comme ce qui révèle et accentue la sensibilité, l'ingéniosité et la curiosité, voire ce qui met à part ces personnages (Breton, 2020).

La ville, corruptrice et fascinante, attend Anne qui, tout illuminée de l'amour encore secret que lui porte Gilbert Blythe¹⁶, va trouver ses marques et quitter la ferme des Cuthbert pour prendre son vol universitaire de femme et de savante (« Gilbert Blythe ira probablement à l'université cet automne », prononça Marilla d'une voix saccadée, « N'aimerais-tu pas y aller, toi aussi, Anne ? ») (Montgomery, 1996, p. 406). Heidi, elle, a traversé l'expérience du négatif pendant son séjour forcé à Francfort, mais a quand même découvert la culture et les raffinements d'une vie bourgeoise – ce qui lui confère un expérientiel encore inconnu jusqu'alors ; elle choisit désormais, en toute connaissance de cause, de rester à Dörfli, ce « petit village » essentialisé puisque *Dorf* accompagné du diminutif *-lein* (ou ici *-li* en alémanique), signifie juste cela, un petit village, où il fera bon vivre.

Alors, villes *versus* campagnes ? Rien n'est simple, mais ces récits de jeunesse d'avant la première guerre mondiale supposent aussi que l'espoir est possible, et que le monde est ouvert aux âmes fortes – comme le souligne Margaret Atwood : « Anne est une inépuisable source d'inspiration : parmi ses descendantes on peut citer aussi bien Fifi Brindacier que Sailor Moon ; des filles qui défient

16 « Un doigt invisible venait de tourner la page de l'adolescente, elle était arrivée à celle de la femme, avec son charme et son mystère, sa souffrance et sa joie. [...] Et par-delà la rivière qui coulait, violette, les échos attendaient leur heure » (Montgomery, 1996, p.492).

Anne Versus Heidi (Circa 1900) : ruralité heureuse, villes dangereuses ?

l'autorité à leur façon. C'est sa face cachée plus sombre qui lui donne son énergie aussi frénétique, parfois presque hallucinatoire, et qui rend l'idéalisme et l'indignation de son héroïne si poignants et si convaincants. Féministe avant l'heure, ce qui fait le génie de ce livre, ce n'est pas son réalisme : *Anne de Green Gables* est le triomphe de l'espoir » (Atwood, 2021, p. 56).

Références bibliographiques

- Atwood, M. (2021). *Anne de Green Gables. Aux origines d'Anne with an E. Elle*, 06-01-2021, 56.
- Breton, J. (2020). Ces petites filles qui lisent : les jeunes lectrices dans les fictions pour la jeunesse, un motif littéraire ? [En ligne], appel à contributions pour *Les Cahiers Robinson*, mis en ligne le 01-06-2020, consulté le 15-07-2021. URL : <https://magasindesenfants.hypotheses.org/9278>
- Cieutat, A.-C (2021). Pourquoi fait-il bon s'immerger dans Anne with a E ?. *Bande à part* [En ligne], mis en ligne le 28-11-2020, consulté le 11/07/2021. URL : <https://www.bande-a-part.fr/serie/critique-de-serie/magazine-de-cinema-anne-with-an-e-netflix>
- Gammel, I. (2009). The Mystery of Anne Revealed. *Looking for Anne of Green Gables: The Story of L. M. Montgomery and her Literary Classic*. New York : St. Martin's Press.
- Gefen, A., Laugier, S., Oberhuber, A. (2021). Caring lit' : Pour une littérature du care, Paris, 25-27 octobre 2021 [En ligne], appel à contribution pour le colloque, mis en ligne le 01-07-2021, consulté le 15-07-2021. URL : https://www.fabula.org/actualites/caring-lit-pour-une-litterature-du-care_102883.php
- Landrot, M. (2020). À se sentir pousser des tresses ». *Télérama* 3697, 18-09-2020, 28.
- Montgomery, L. M. (1986). *Anne... La maison aux pignons verts* [1908]. Traduction : Henri-Dominique Paratte. Paris : Julliard.
- Montgomery, L. M. (1996). *Anne d'Avonlea* [1909]. Traduction : Hélène Rioux. Paris : Club France Loisirs.
- Mouton, M. (2022). À l'école de la joie. Une étude de *Rebecca of Sunnybrook Farm, A Little Princess* et *Anne of Green Gables* ; *Cahiers Robinson* n°51 : *Ces petites filles qui lisent*, sous la direction de Justine Breton. Arras : APU.
- Nières-Chevrel, I. (2011). Relire *Heidi* aujourd'hui. La Suisse entre culture ancestrale et modernité. *Strenæ* [En ligne], 2 | 2011, *Les formes de fiction*

Isabelle-Rachel Casta

dans la culture pour la jeunesse, mis en ligne 21-06-2011, consulté 30-06-2021. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/266>

Spyri, J. (1962). *Heidi, dans ses montagnes* [1882]. Adaptation et traduction non spécifiés. Illustrations :

J. Gilly. Paris : Librairie Charpentier, coll. « Lecture et Loisir ».

Spyri, J. (1978). *Heidi* [1881]. Adaptation et traduction non spécifiés. Illustrations : Henriette Munière.

Paris : éditions G.P.